

Un quart d'heure après, le petit Pierre, éveillé, lavé, peigné, habillé par Franck, était à cheval sur les genoux du vieux sergent. Marie, la cantinière, recousait, vaille que vaille, sa petite blouse déchirée.

— Pierre, lui dit Franck, veux-tu bien rester avec moi ?

— Oui, dit Pierre, je serai sage !

— Écoute, ton père est mort, ta mère est morte, tes frères et tes sœurs aussi, tu es seul. . . veux-tu que je sois ton papa, moi ?

— Oh ! oui, dit encore petit Pierre.

— Est-ce que tu m'aimeras-bien ? ”

Petit Pierre ouvrit les bras. . .

— Eh bien ! ça y est, mon garçon, tu seras mon fils, ” dit le vieux Franck, et sur la petite figure souriante, le brave soldat mit les gros baisers de ses moustaches où des larmes coulaient.

Marie, debout, les mains sur les hanches, émue, attendrie. . . pleurait aussi.

— Ah ! Franck, s'écria-t-elle, c'est beau, vois-tu, ce que tu fais-là ! . . . Va, si je n'avais pas déjà mes enfants moi, mais enfin ce n'est rien, je t'aiderai, sais-tu. . . Oui c'est beau, Franck. . . et tiens, tu peux m'embrasser pour celle-là !

— Merci, Marie ! “ Les femmes, tu sais, ça ne vaut rien ! ” mais dis donc, n'est-ce pas qu'il est beau mon garçon ? Ah ! viens que je t'embrasse encore, mon petit Pierre ! . . . ”

Le jour même Pierre fut présenté à tous les sergents de la compagnie, par Franck, son père ! . . .

Le tailleur dut lui faire un petit pantalon et une petite veste de soldat, mais en drap de sous-officier.

Avec ses économies, Franck lui acheta des chemises, des bas, des souliers, lui fit toute une petite garde-robe.

Petit Pierre, le fils de Franck, était désormais l'enfant de la compagnie des voltigeurs du 1^{er} bataillon du 10^e de ligne ! . . .